

## Les quatre facultés de Lille (seconde catilinaire)

*Quousque tandem, Catilina, abuteris patientia nostra ?*

La citation est assez fameuse pour que l'on s'abstienne de la traduire. Enfin, on espère. De toutes façons, on peut la trouver sur wikipedia en compagnie des fameuses Catilinaires, traduites dans plus de vingt langues, comme d'ailleurs toutes les autres oeuvres d'Amélie Nothomb. Ceci est ma seconde catilinaire ; ceci est le second texte dans lequel j'expose un point de vue que nul à vrai dire ne m'avait demandé sur l'idée folle qui a germé dans les caboches dirigeantes d'unifier les budgets de toutes les universités du Nord.

Lorsque je dis que nul ne m'a demandé mon point de vue : maintenant qu'il est fort tard, que la machine est lancée, naturellement, on va me demander d'avaliser la chose (il y a eu un "appel d'opinions"). Cependant, cet appel n'intervient manifestement qu'après que la décision ait été prise "en haut lieu", un peu comme s'ils avaient signé la constitution européenne avant de nous proposer ce référendum lors duquel, on s'en souvient, nous lui avons dit "non".

Ce qui m'inspirait lors de ma première intervention, c'était cette remarque évidente à tous ceux qui réfléchissent : il est impossible de réunir les facultés du Nord ne serait-ce que pour des raisons géographiques – alors, pourquoi diable tenir à faire semblant de le faire ? Ce contre quoi cette fois-ci je veux pester, c'est tout le manipulateur dans les procédés dont usent ceux qui nous gouvernent pour faire passer en force leur absurde décision.

*Une dialectique vieille comme la guerre.*

La façon dont s'expriment certains des zéloteurs du projet m'écoeure en ceci qu'elle est comparable à celle d'autres gens qui ont, ici ou là, hier ou jadis, eu intérêt à fédérer certaines populations en en excluant d'autres – de manière précise : j'ai eu l'occasion, dans un courrier adressé par l'un des pro-unification à une liste à laquelle j'appartiens, de voir fonctionner cette rhétorique à deux temps : (1) unissons-nous, nous sommes frères ; (2) une fois unis, nous saurons vaincre l'ennemi. En caricaturant, cela donnait à peu près ça :

(1). Cessons de nous regarder le nombril, cessons d'avoir peur les uns des autres, ne sommes-nous pas frères ? Alors : sortons les guitares, allumons les feux de camp, youkaïdi, hosannah, vive l'univerCh'tité du grand Nord !

(2). Les autres désormais ne riront plus mais nous craindront. Nous irons les défier jusque sur leurs stades, à domicile, les y mener douze à zéro : allez le LOSC, allez Valenciennes, allez les sang-et-or !

Autrement dit : l'Anschluss comme un moteur de suprématie.

Faut-il aussi le souligner ? Tous ceux qui sont contre le projet argumentent, parlent chiffres et faisabilité quand ceux du camp d'en face, pour leur part, ne parlent que respect, entraide, humanité, humanisme (mots qui semblent chez eux synonymes), foot-ball même et semblent dans un seul élan vouloir abolir les frontières tout en exaltant les spécificités si précieuses de la culture du Nord-Pas de Calais (pays fameux pour ses betteraves) – c'est-à-dire que des deux camps adverses, il y en a un qui dialogue et l'autre qui "communique" (c'est ainsi que l'on dit, de nos jours, pour "faire de la réclame") ; un qui cherche la vérité, l'autre qui se contente d'avoir un objectif : l'histoire nous laisse deviner

lequel de ces deux camps gagnera, battra l'autre (celui qui a pour seul but de vaincre ; le seul qui ait pour but de vaincre : celui des mercenaires).

Alors, insistons bien : l'unification des universités du Nord n'a rien à voir avec le juste combat que mènent certaines associations contre les actes racistes ; rien à voir non plus avec la coupe mondiale de foot-ball, rien de rien non plus avec le Picon-bière et les moules-frites ; il s'agit d'une opération financière très contestable basée sur la logique libérale et promue par ceux dont elle favorisera l'enrichissement à très court terme. Il ne s'agit pas d'ériger un monument à la pérennité de l'airain, il s'agit de compter des gros sous ; des pépètes ; du flouze ; de l'oseille ; du grisbi ; des picaillons. Il s'agit d'unir sous une même bannière, si l'on préfère, des petites boucheries dont trois sont plus rentables que les autres ; il s'agit de vendre une enseigne à des artisans qui s'en sortaient très bien sans elle mais vont l'acheter quand même parce que le représentant est beau parleur et a sournoisement suggéré que celui qui resterait seul quand les autres s'uniraient ne leur survivrait pas longtemps.

Le problème qui se pose à nous (ou, plutôt : que l'on nous impose !) n'a pour l'instant rien à voir avec le racisme (métaphorique) qui pousserait le mathématicien à la haine du philosophe ou l'historien contemporain au mépris du codicologue. *Pour l'instant*. L'histoire nous a appris à nous méfier des unions forcées autant que des frontières factices.

#### *Très petit cours d'histoire.*

Tant que l'homme a de quoi manger, il ne se montre pas raciste : et la venue d'un étranger lui est une aventure ; mais lorsque l'homme a faim, il défendra son territoire : l'étranger, d'hôte qu'il était, deviendra l'intrus que l'on chasse – jusque chez lui, éventuellement : pour lui voler son territoire, pour le coloniser, le réduire en esclavage – car l'homme qui a faim est méchant.

Le malheur est que certains ont faim le ventre plein ; ils sont insatiables et n'ont pas faim que de viande, mais d'or et de pouvoir : ce sont les aristocrates au sens premier du terme : ceux qui ont le pouvoir parce qu'ils sont supérieurs, plus musclés, équipés de plus belles armures, et dont le peuple apprend sous les coups le respect ; le peuple apprend qu'il appartient à ces aristocrates pour lesquels la guerre est un art : l'art de faire se battre entre eux des gens qui ne se connaissent pas pour que prospère le trésor féodal.

La féodalité, c'est quand les aristocrates se fédèrent et élisent un chef, qu'ils nomment prince, empereur ou bien roi. La réunion des fiefs des barons, ducs, écuyers et autres seigneurs de guerre est alors baptisée *patrie*, une chanson toute jolie enseigne qu'il est doux et décoratif d'agoniser pour elle : on nomme cette tromperie un *hymne national*.

En temps de paix, lorsqu'on lui permet de ne plus combattre mais de cultiver ses terres en supplément de celles du seigneur, le serf parvient quand même à survivre parce qu'il n'a pas de grands besoins. Tout ce qu'on lui demande est de se crever à la tâche, ce qui est après tout le lot de tout vilain respectable. Des marginaux qui s'habillent autrement que les autres viennent régulièrement, en échange d'un peu de pain, lui expliquer comme l'univers est beau, et combien belle la récompense qui, dans le monde à venir, attend les humbles : on les appelle des prêtres, et la foi dans leur parole est la religion ; baume d'oubli qui fait s'endormir la douleur d'être pauvre et l'envie de révolte.

De guerre intestine en guerre civile, cependant, les frontières internes à tout état atteignent lentement un équilibre ; deviennent, de virtuelles qu'elles étaient,

frontières naturelles : choses que plus personne ne songe à franchir l'épée au poing tandis que d'un bord à l'autre s'organisent le commerce et les mariages mixtes – il en va de même des frontières entre les états. Les guerres se font rares et les pays prospères ; le serf en vient à vivre plutôt que de survivre ; on en vient à rêver au bonheur universel, au paradis sur terre. . .

Cela, naturellement, marche moins bien lorsque des lunatiques imposent à des peuples ayant atteint leur cohérence des frontières tracées au cordeau, ou bien directement à la règle sur des plans d'état-major : les anglo-saxons, grands découpeurs du bien des autres, nous ont ainsi donné les deux Irlandes, la Tchécoslovaquie, le puzzle Indo-Pakistanaï, le découpage de l'Allemagne qui servit, de 1918 à 1940, de prétexte à l'Anschluss, le second découpage de l'Allemagne avec son mignon petit mur, le délicat équilibre enfin entre Israël et Palestine qui occupe tant les experts de la télévision : géographiques merveilles qui prouvent à tous ceux qui ont des yeux pour voir qu'il est impossible de forcer à cohabiter des peuples qui, sans se haïr au départ, ne portaient pas en eux l'envie de s'entendre – les Anglais tronçonneurs de pays ne sont quand même pas coupables de tous les assemblages boîteux de la terre : ce n'est pas à eux que l'on doit, par exemple, les hiatus Basque et Flamand.

*Futur prévisible.*

“Viendra le jour où le moindre balayeur Allemand sera plus fier de son office que s'il était roi d'Angleterre” (Hitler ; qui d'autre ?) mais ce jour n'est jamais venu. Viendra le jour où le moindre chercheur des universités du Nord sera plus fier de son office que s'il détenait le prix Nobel – mais ce jour ne viendra jamais. Ce qui nous attend, ce sont les singeries de cour caractéristiques du siècle de Louis XIV. Nous aurons, d'un côté, la noblesse désargentée de Bretagne qui, au fond de ses vieux froids manoirs, se consolera de sa déchéance en vivant dans le passé, en se racontant à elle-même dans sa langue décadente la geste d'Arthur Pendragon et de l'autre, la noblesse insolente, arrogante, imbue d'elle-même, la noblesse de cour admise à se lever plus tôt pour voir le roi pisser, chier, se faire torcher par un laquais qui se sera battu, aura prostitué sa femme, vendu sa mère pour obtenir cette place entre toutes convoitées d'homme qui essuie le pépète royal : nous aurons d'un côté les pauvres qui se mésallieront avec des bourgeois, les Sottenville qui épouseront des Pourceaugnacs, les enseignants au rabais autrement dit qui auront dû négocier avec le capital et dont les cours photocopiés porteront toutes les trois pages la mention “pour votre santé, mangez cinq fruits et légumes par jour” en dessous d'un visuel MacDonald's et de l'autre, ceux qui auront su s'arranger pour avoir les faveurs du grand chef (car croyez-moi, il y en aura un !) ; ceux qui, jamais à l'abri d'une disgrâce, d'un exil, profiteront en attendant des privilèges qui sont les leurs : se remplir l'estomac et les poches en puisant dans le budget d'état.

Pour le pouvoir en place, bien entendu, cela sera pratique : vous, là, vous renâchez, vous renaudez, z'êtes pas content ? Z'allez voir : emploi du temps : lundi, 8h00-10h00, Dunkerque ; 13h30-15h00, Lens. Mardi : 8h00-10h00. . .

Viendront les fastes et la gabegie, viendront toutes ces malversations, toutes ces magouilles qui firent de la France un état pauvre, ruiné par les dépenses somptuaires et guerrières d'un monarque qui se prenait pour l'état : un état dont on ne savait plus dire, à plusieurs millions de Louis près, quelle était la dette publique, l'état de la banqueroute de Lays : il est symptomatique que dans les arguments du camp des pros, le “grand emprunt” (oui, grand : car en

France, on voit grand) ; que le “grand emprunt” donc ait un rôle à jouer dans la question qui nous occupe : car enfin, la fusion des universités menace d’être éternelle ; tandis que l’emprunt grand est à durée déterminée.

Fusion, fusion. . . L’image porte ; osons la métaphore chimique : lorsque l’on force des atomes déjà lourds à s’unir, à fusionner, il y faut une technique et une énergie des milliers de fois supérieure à celle que totalisent, dans leurs noyaux, lesdits atomes ; encore le résultat ne survit-il que le temps d’un battement de paupières : après quoi il se fissure et se scinde en nouveaux atomes lourds, différents de ceux d’origine, lesquels en général. . . sont radioactifs.

### *Gaspillage planifié.*

Un ami d’enfance qui a fait militaire m’a raconté un jour qu’on l’avait condamné à quatre jours de prison (à l’armée, c’est courant ; pas infâmant du tout) pour avoir volé la patrie, car il avait pris un bidon d’huile (vide) dans une poubelle (militaire) parce qu’il avait besoin d’un bidon vide. Ce même ami a vu, une année, aux environs de Noël, tous les chars de la caserne tourner en rond dans la cour pendant une semaine parce qu’ils avaient besoin de liquider d’urgence du carburant afin de ne plus en avoir pour en demander davantage sur la dotation de l’année suivante. C’est vers cela que nous marchons : lorsque les universités du Nord ne seront qu’une, un même budget leur sera alloué, réunissant tout ce qui coûte : la masse salariale, la réparation des toits qui fuient, la publicité pour que les étudiants viennent s’inscrire (après ça, qu’ils suivent ou pas les cours, on s’en fout !) Ce budget global sera bien évidemment réparti entre les facs du Nord car elles existeront toujours, il y aura toujours Lens, Lille 1, Valenciennes, Lille 2, le littoral, Lille 3, ce n’est pas un trait de plume qui peut changer ces choses-là et nous en viendrons à ces situations burlesques où, tandis que les étudiants lensois suivent les cours sous des parapluies ouverts parce qu’il pleut dans la salle et que le coffre est vide, des personnels techniques de Villeneuve d’Ascq montent sur les toits de chez eux y faire des trous pour que l’on puisse se servir du budget spécial bouchage de trous de toits afin de réclamer l’année suivante que celui-ci soit revu à la hausse (mécanisme bien connu de l’inflation, des gâchis et des famines qu’elle cause).

Enfin, des qui auront des soucis à se faire, ce seront ceux qui ne servent à rien : dans une grande entreprise, supprimer les filières peu rentables, cela s’appelle *rationnaliser*. Relisez David Lodge, et pleurez : le brave anglais nous a décrit, dans ses romans satyriques, ce qu’il a vécu dans l’Angleterre thatcherienne, ce qui va nous tomber sur la gueule, à nous qui avons toujours vingt ans de retard sur les anglo-saxons : la fermeture de ces filières déficitaires que sont la philosophie, les mathématiques, le latin, le grec, etc.

En conclusion et en somme, Lao Tseu a, trois siècles avant le Christ, magnifiquement décrit la future université du Nord si jamais nous commettons la sottise de mettre au jour ce monstre :

*La cour est bien tenue,  
mais les greniers sont vides  
et les champs pleins d’ivraie.*

*Villeneuve d’Ascq, 25 mai 2010.*